

la différence est grande. Il doit chercher à utiliser les petites choses qui se perdent, car celles-ci le conduisent sûrement au bonheur et à la richesse. En effet, une poignée de paille donne deux poignées de fumier, qui donnent une poignée de grain, comme le dit un agronome célèbre. Aucun des déchets de l'exploitation ne sera donc laissé sans application, depuis les infimes paillettes du battage des grains, jusqu'aux moindres déjections animales.

Si d'un côté il ne doit rien laisser se perdre, il doit de l'autre, vouer tous ses soins à ce qu'il possède. Sous ce dernier rapport il existe encore beaucoup d'abus. C'est ainsi que les harnais sont généralement perdus dans l'écurie, derrière les animaux auxquels ils doivent servir. Il en résulte que les émanations des écuries et de leurs habitants se condensent sur eux, et corrodent le cuir dont ils sont recouverts. D'où il résulte des crevasses, et une rugosité hâtant la décomposition des matériaux dont ils sont confectionnés. Il y aura donc profit à déposer tous les objets de harnachement en cuir dans un local spécial, ni trop sec, ni trop humide; ensuite de graisser, une ou deux fois par an, les harnais avec de l'huile de poisson. Les objets en filasse seront conservés dans le même local, mais pendus au plafond et non contre la mur.

Les instruments, outils et autres engins sont ordinairement mal conservés et peu soignés. On les laisse le plus souvent dans les cours, exposés à l'air libre, à toutes les intempéries des saisons. Un cultivateur soigneux les mettra sous un hangar et leur donnera tous les soins de propreté et d'entretien qu'ils réclament. S'il est prudent de se garder d'acheter des instruments enduits de couleurs, par ce que celles-ci dissimulent sous des dehors fallacieux des défauts, tels que rouilles vicieuses, nuib, etc., il ne faut pas négliger de les faire peindre soi-même en enduire d'une substance conservatrice. Pas n'est besoin pour cela de grands frais. En effet, il suffit de se servir d'huile cuite de lin, à laquelle on ajoute un siccatif, le plus souvent de la litharge. On fera donc laver à grande eau tous les instruments de culture chaque fois qu'on n'en aura plus besoin. Ensuite pendant la saison morte, on les fera imbibber d'huile préparée, comme nous venons de le dire. On ne se bornera pas seulement au bois, on enduira aussi le fer, afin de le préserver contre la rouille. Chaque fois aussi qu'on s'en apercevra, on fera faire les réparations nécessaires. Qu'on se souvienne, avec le bonhomme Richard, que toute faute d'un clou ou cavalier fut perdue.

On n'est pas toujours non plus à l'abri du reproche, sous ce dernier rapport, c'est souvent à cet égard qu'il faut attribuer le besoin de faire de fortes réparations à des machines n'ayant que peu de service. Nous ne prendrons pour exemple que les machines à battre. C'est ainsi qu'il arrive parfois que ces machines ne restent pas daplomb. Les bois-

sinols des batteurs et des mouvements s'usent alors inégalement, et ce si en aiguille, le tout se détraque. Au commencement, il aurait suffi d'une cheville, et avec cette petite précaution on aurait prévu la mise hors de service de la machine, ainsi que l'augmentation de résistance à vaincre par les moutons qui en résulte. On voit que ce n'est pas en vain que nous appelons l'attention sur ce sujet et nous le répétons: les soins dans les petites choses dispensent d'ordinaire de pourvoir à de plus grandes.

La vie des champs.

Pour l'homme qui a vécu, qui a parcouru le monde, hanté les diverses classes de la société, étudié les différentes conditions de l'homme sur la terre; pour l'homme philosophe, enfin, qui a pesé dans sa conscience, dans l'expérience, les observations qu'il a pu faire du degré de bonheur donné à l'homme, dans quelque classe qu'il se trouve, combien doit être grand son étonnement quand il voit cette émigration fébrile et déplorable des champs vers les villes!

Comme si le bonheur récidait seulement dans les grandes cités!

Ici, c'est un essaim de jeunes filles robustes et fraîches qui quittent la campagne, où elles trouvent la paix du cœur, le calme de l'esprit, une bonne santé entretenue par un travail actif et honorable, pour aller s'étioler, pâlir et souvent eroupir dans les hideux cercles de corruption au milieu duquel flotte l'immense population des grandes villes; et, souvent il arrive, quelques mois à peine s'étant écoulés, que la plupart de ces jeunes filles qui couraient après une existence meilleure n'ont rencontré que déception, perdu la santé, et rentrent au village, quand elles ne périssent pas à la ville, le cœur plein d'amertume et de découragement et n'ayant plus l'habitude du travail.

Aux fêtes du village, ces jeunes filles ne sont plus l'objet de l'attention des jeunes gens du village, tandis que celles qui sont restées aux champs sont recherchées et contractent des mariages modestes peut être, mais où elles trouvent le bonheur et une honnête aisance.

Là, ce sont des jeunes gens pleins de force et de courage, qui pourraient être heureux en s'attachant au sol qu'ils cultivent et qui vont tourbillonner au milieu des villes qui les englobent pleins de vie et de santé, et les rejettent au village, ayant aussi perdu l'habitude du travail qu'ils eût conduit au bonheur s'ils s'étaient attachés à la vie des champs, où ils auraient respiré à pleins-poumons cet air pur des fraîches vallées, des côtesaux, des montagnes, cet air purifié par des ruisseaux limpides; où ils auraient trouvé cette nourriture simple et succulente.

Oui, c'est dans la vie des champs qu'on trouve sinon la fortune d'argent, du moins la fortune du cœur.

C'est dans la vie des champs qu'on trouve ce fantôme ou cette idole chérie après laquelle courent tous les hommes généreux, et qu'on nomme la liberté!

Non, non, le bonheur ne réside pas uniquement dans les grandes cités; il est là seulement l'apanage du petit nombre.

Les grandes cités sont le théâtre des grandes fortunes, des grands talents et des grandes misères. La vie y est brûlante et courte et l'atmosphère impure et contagieuse.

Les champs sont le théâtre de l'homme sage, de l'homme sobre, de l'homme laborieux, de l'homme libre qui vise au bonheur intérieur, aux jouissances calmes et licites et à qui, le nécessaire suffit.

Aux champs, la vie est calme, l'air est pur et une honnête aisance y est toujours la récompense de l'homme laborieux. On y dort la porte ouverte et sans crainte, et à moins d'accident, on y vieillit. Puis, ajoutons qu'on y est riche sans fortune et heureux sans grandeur.

Jeune ouvrier des champs, reste dans ton village: La ville te trahit, en suivant son mirage.

SUFFIT-DANTTE.

Le rapporteur de l'enquête agricole qui vient d'être faite sur les ordres du gouvernement anglais, donne un aperçu intéressant du genre de nourriture dont vivent les ouvriers agricoles des divers pays, et signale des particularités utiles à noter.

En Autriche, la nourriture des ouvriers des champs est généralement bonne.

En Belgique, les ouvriers se nourrissent de café mélangé avec de la chicorée, sans lait ni sucre, de pain bis, de beurre, de lard, de légumes, de porc salé ou frais; un grand nombre ne se nourrissent que de pommes de terre cuites à la graisse, de pain bis et de chicorée pure. On observe, en outre, qu'en Belgique les vêtements sont plus chers qu'en Angleterre.

En Danemark, des distributions abondantes de bière et d'eau-de-vie sont faites pendant les moissons. On y travaille de onze à treize heures par jour en été, et du matin au soir, en hiver.

Pour la France, M. Stanhope donne ce résumé:

Le prix de la nourriture est à peu près le même qu'en Angleterre à l'achat, mais la manière de vivre du paysan français lui vaut une économie de 25 0/0 si on la compare à celle du paysan anglais.

L'Allemagne se distingue par l'engagement que prennent les fermiers de faire des cours médicaux aux ouvriers.